

## **LES TIGRÉENS TRAHIS PAR LEUR NOM**

Interview de Biadgilgn Demissie, géographe éthiopien à l'ULB

Comment en êtes-vous venu à choisir la géographie comme domaine d'études ?

Normalement, selon le système éducatif éthiopien, il n'est pas nécessaire de rejoindre le département correspondant à votre premier choix. Votre affectation peut dépendre de la demande ou d'un résultat obtenu en première année de licence, avant qu'il ne soit possible de rejoindre les départements en deuxième année. Lorsque j'ai passé l'examen national d'entrée à l'université, je faisais partie de ceux qui étaient envoyés dans les facultés selon la volonté du ministère de l'Éducation pour combler la demande d'enseignants. Parmi les choix de départements proposés, la géographie était mon premier choix. Pourquoi ? Parce que j'aimerais étudier l'environnement, la société et la façon dont ils interagissent. Ce domaine d'études est intéressant de par sa nature multidisciplinaire, qui implique à la fois l'environnement et les individus.

La finalité approfondie de votre parcours est la géographie physique. Qu'est-ce que cela signifie exactement ?

Après avoir obtenu mon master en géoinformation et observation de la Terre (géoinformatique), j'ai rejoint le département de géographie (équipe de recherche en géographie physique) de l'université de Gand, en Belgique. Cette équipe de recherche se concentre sur les interactions terre-homme, principalement sur la couverture des sols, la dégradation des sols, l'hydrogéomorphologie et le climat. Mon doctorat portait sur la dynamique des cours d'eau, la variabilité du climat et la dynamique de la couverture terrestre dans le nord de l'Éthiopie, le tout intégré par télédétection et un système d'information géographique (SIG). Actuellement, je travaille sur la cartographie et la surveillance des risques d'inondation dans les villes d'Afrique subsaharienne, en particulier à Dar es Salam, en utilisant des images satellites et des données Twitter librement disponibles.

Vous avez récemment signé un article sur les stratégies des agriculteurs tigréens face à la guerre. Comment avez-vous mené cette étude depuis Bruxelles ?

C'est une question intéressante, notamment parce que mener des recherches au Tigré en temps de guerre peut sembler impossible, la région étant alors complètement assiégée et plongée dans le noir. Un article publié précédemment portait sur l'incapacité des agriculteurs à préparer leurs terres pour les cultures. Cette étude se basait sur des images satellites. Nous avons mené la collecte des données pour l'article sur les stratégies de gestion des terres par les agriculteurs tigréens pendant la guerre avec des collègues du département de géographie et d'études environnementales de l'université de Mekele. Jean Nyssen, professeur de géographie à l'université de Gand, récemment retraité, nous a aidés à financer le travail sur le terrain. Le déplacement sur les sites d'étude étant peu aisée, l'évaluation s'est limitée aux environs de Mekele, capitale régionale du Tigré. Nos collègues de Mekele ont réussi à organiser le transport et à collecter des données sur l'état des cultures et la résilience des agriculteurs. Les deux études montrent clairement que les agriculteurs n'avaient pas accès à leurs terres agricoles avant que les forces du Tigré ne capturent la majorité de la région en juin 2021. Les agriculteurs auraient cependant dû préparer leurs terres entre février et mai pour la saison de culture, de juin à septembre.

Pourquoi les agriculteurs n'avaient-ils pas accès à leurs propres terres ?

Pendant environ huit mois à partir de la fin novembre 2020, le Tigré a été entièrement occupé par les forces militaires éthiopiennes et par les forces érythréennes (et en partie par les forces spéciales et les milices amhara). La majeure partie de la région a été reprise par les forces du Tigré fin juin 2021. Avant que la plupart des zones ne soient libérées par les forces du Tigré, les agriculteurs n'étaient pas autorisés à accéder à leurs terres, pour des raisons de sécurité. Certains agriculteurs se cachent dans des zones reculées et ceux qui restent dans leur village ne sont pas autorisés à préparer leurs terres pour la prochaine saison de culture, car, pour des raisons de sécurité, les forces d'occupation ne tolèrent aucun déplacement. Il est possible que celles-ci utilisent la famine comme une arme de guerre. La culture des terres permet l'autosuffisance, et les forces du Tigré bénéficieraient du soutien des agriculteurs. Cela explique également le blocage de tous les services dans la région (banque, électricité, Internet, transports publics), pour affamer et affaiblir le peuple. Comme les occupants pensent que la population soutient les forces du Tigré, épuiser toute possibilité d'obtenir de la nourriture et d'autres services revient à affaiblir les forces du Tigré.

Étiez-vous sur place quand la guerre a éclaté ? Pouvez-vous nous décrire la situation ?

Oui, j'y étais. C'était l'enfer. Les forces éthiopiennes et surtout les forces érythréennes ont tué des civils, violé des femmes et détruit toutes les ressources de la région. Comme leur but était d'affaiblir la région et de la soumettre à leur gouvernance, elles ne souhaitaient rien conserver.

Comment avez-vous pu quitter la région et vous réfugier en Europe ?

J'ai quitté le pays grâce à la bourse de recherche de court séjour que j'ai obtenue de l'université de Gand. Quand le Tigré s'est retrouvé occupé par les forces d'attaque, il existait une liaison aérienne entre Mekele et Addis-Abeba, la capitale de l'Éthiopie. C'est là que me suis rendu, que j'ai demandé un visa et d'où je me suis envolé pour la Belgique en mars 2021. Après un court séjour de recherche à l'université de Gand, j'ai obtenu un poste postdoctoral à l'ULB dans le cadre du programme de financement de solidarité. Je poursuis désormais mon travail de recherche à l'ULB depuis septembre 2021.

Quelle était la menace pour les Tigréens en Éthiopie ? Comment savoir qu'une personne vient du Tigré ? Avez-vous la possibilité d'y retourner ?

Les Tigréens, partout en Éthiopie, sont gravement menacés. Ils sont emprisonnés dans des camps de concentration et des prisons uniquement en raison de leur identité. Beaucoup sont tués et torturés dans ces camps, voire même chez eux. Un grand nombre ont également été empêchés de quitter le pays à l'aéroport de Bole, à Addis-Abeba. Le lieu de naissance indiqué sur leur passeport et leur nom les trahissent : certains noms sont typiques du Tigré et sont facilement identifiables. Un retour en Éthiopie me mettrait en danger. Non seulement parce que je suis originaire du Tigré, mais aussi en raison de mon implication dans les recherches liées à la guerre, entre autres.

Qu'est-ce que ça fait d'être à la fois universitaire et potentiellement en danger ?

En tant qu'universitaire, j'étais censé mener des recherches et dispenser des cours à l'université de Mekele, où je travaillais en tant que professeur. En raison de la guerre, l'université de Mekele

et d'autres établissements du Tigré ne sont pas fonctionnels et aucune activité académique n'a lieu. Les universités sont complètement ou en partie détruites. Le personnel universitaire ne reçoit plus ses salaires depuis juin 2021. Perdre son activité académique et ne plus avoir de contact avec sa famille depuis plus d'un an et demi est extrêmement difficile. Grâce à l'ULB, je poursuis mon activité académique, même si le stress lié à la situation du Tigré et de ma famille est difficile à supporter.

Pour finir, avez-vous des remarques supplémentaires ?

Je tiens à remercier l'ULB de m'avoir accordé une bourse postdoctorale ! Elle m'a aidé à poursuivre mes recherches. Ce n'est pas tout : la bourse que j'ai obtenue a permis de sauver la vie de ma famille et d'autres proches.